

truands rendue folle, furieuse, enragée, par le sang de ceux des siens qui venaient de tomber.

—Tue ! tue ! hurlait Somerset à l'intérieur.

Les mousquets tiraient maintenant en rafales.

L'Archonte avait ébréché sa hache contre une ferrure. A la lueur des détonations, il aperçut une potence dressée depuis peu en face du palais de Somerset, à la place où se trouvait autrefois un oratoire que le favori avait fait raser complètement pour y élever sous ses yeux cet emblème de sa domination.

Le colosse eut un cri de joie formidable, et se ruant de ce côté, se fit un bélier d'une poutre.

Et ce bélier arriva sur la porte avec la force d'un coup de canon.

Les battants tremblèrent, les gonds sautèrent, ébranlés dans leurs alvéoles.

La porte sursauta, les planches à moitié disjointes. Et elle s'ouvrit brusquement toute grande, les ferrures arrachées, tordues, les deux battants jetés de côté.

—A nous ! gronda l'accent tonitruant de l'Archonte.

Et la cohue, la meute forcenée, sanglante des gueux de Londres s'engouffra dans le corridor.

CXXVI. — LA JUSTICE DU PEUPLE !

Henri de Mercourt et le duc de Noxford s'avancèrent rapidement jusqu'au bas de l'escalier où un officier montait la garde autrefois.

—Somerset, proclama alors le gentilhomme français d'une voix éclatante, prépare-toi, l'heure de ton châtement est venue !

Et il mit le premier le pied sur les marches de marbre.

Il tenait à la main une épée nue que Martial lui avait remise.

Le duc de Noxford, Martial, Fabers, l'Archonte, les bourgeois, les artisans et les truands mêlés le suivaient, ces derniers se retenant pour ne pas bondir, le devancer, et contenus cependant par l'éclat de son regard et la puissance de son attitude.

Somerset, un pistolet dans une main et son épée dans l'autre, avait gagné les combles.

La voix menaçante d'Henri de Mercourt vint l'y trouver, et ses dents s'entrechoquèrent de peur, car il comprit que le gentilhomme français, arraché à la Tour de Londres, il ne savait comment, était à la tête des assaillants.

Quelques serviteurs, quelques gardes, inquiets, incertains de ce qu'ils allaient faire, l'entouraient encore.

Cinq des gardes s'établirent sur la dernière marche, le glaive nu, afin d'essayer d'en imposer, tenter un effort suprême, mais le trouble au fond de leur âme.

Ils aperçurent la cohue de têtes, de bras, d'épées et de coutelas qui montait, et ils s'entre-regardèrent.

Henri de Mercourt franchit rapidement les quelques marches qui le séparaient encore d'eux, abaissa son épée et mit la main sur l'épaule du premier.

—Place ! commanda-t-il.

L'homme le regarda une demi-seconde, abaissa les paupières et se recula.

Les autres gardes l'imitèrent.

—Grâce pour ces soldats ! prononça le vicomte de Mercourt d'un accent sonore. Ils se rendent !

Et il passa.

Une porte était devant eux, fermée. L'Archonte, d'un coup d'épaule, la jeta par terre.

Une poussée venue d'en bas fit refluer, dans la pièce ainsi forcée, l'état-major des assaillants et quelques-uns des truands, des bourgeois, des artisans aussi.

Cinq ou six hommes étaient devant eux, dont Somerset, méconnaissable, cadavéreux.

—Défendez-moi donc, lâche ! râla-t-il à ses derniers serviteurs.

—Monseigneur, la lutte est inutile, balbutia l'un d'eux.

Et, en signe de soumission, il jeta la pique dont il était armé.

Un éclat de rire méprisant accompagné d'invectives triviales de la part des truands lui répondit.

Alors Fabers s'approcha :

—Défends-toi !

Somerset vit l'épée de l'artisan auprès de sa poitrine et, s'écrasant contre la muraille, il tendit la sienne.

Mais sa main tremblait et la lame cliquetait contre celle de Fabers.

Tout à coup, il se rappela que son adversaire, en sa qualité d'homme du peuple, ne devait pas connaître le maniement des armes.

Et, se baissant brusquement, il essaya de porter à Fabers un coup mortel dans le flanc.

Mais celui-ci avait vu luire son œil louche.

D'un coup de revers, il écarta la lame traîtresse.

—Péris donc ! misérable ! clama-t-il en même temps.

Et étendant le bras, il enfonça sa lame toute entière dans la gorge du scélérat, qui venait de se découvrir dans son attaque déloyale.

Quelques truands saisirent le cadavre de Somerset par les jambes et le traînèrent avec des rires sauvages jusqu'à l'escalier.

Henri de Mercourt, le duc de Noxford, Martial et Fabers ne pouvaient plus rien contre cette horde démuselée.

Le bourgeois, les travailleurs étaient peut-être plus féroces encore que les truands, ayant souffert davantage qu'eux de la tyrannie du bandit titré.

L'Archonte s'approcha de Martial.

—La bataille est finie, le cul-de-jatte. Le chef n'a pas le droit de quitter ses soldats. Je vais avec eux au logis de la reine. Demain ce sera liesse pour tous.

—Adieu, mais comme autrefois souviens-toi que le royaume des gueux t'est toujours ouvert.

Une rafale de clameurs, d'acclamations et de malédictions mêlées, apprirent au vicomte de Mercourt et ses compagnons que les truands étaient arrivés dans la rue avec leur sanglant trophée.

—A la Tamise du cadavre ! lancèrent cent voix.

—Non ! non ! chez la reine !...

Le duc de Noxford, Henri de Mercourt, Martial et Fabers quittèrent alors la salle où justice venait d'être faite.

La reine abaissa lentement son regard sur la dépouille de l'homme qu'elle avait élevé aux plus hautes dignités.

Et, comme si elle n'avait rien vu... elle salua la foule.

Ayant, ainsi, sanctionné le meurtre, ou plutôt l'exécution accomplie, elle se retira...

Le peuple avait alors continué sa promenade, traînant toujours après lui son sinistre trophée.

Et au jour levant, las d'avoir charge de cette loque humaine, il précipita le cadavre dans la Tamise.

Les funérailles de Somerset étaient faites.

A la même heure, Elisabeth, craignant de voir le déchaînement populaire refluer contre son trône, rendait un édit par lequel elle abolissait certaines ordonnances prises auparavant par Somerset.

Elle annonçait en même temps que les prisons allaient être rouvertes et tous les prisonniers politiques rendus à la liberté.

Elisabeth n'avait fait exception que pour ses ennemis personnels.

Le fils de Stewart Bolton, le comte Percy de Verbrock, avait bien été emprisonné par ordre de Somerset, mais quelques paroles menaçantes prononcées par le jeune homme étaient venues aux oreilles d'Elisabeth.

C'était plus qu'il n'en fallait pour décider de son sort.

Le descendant des Lancastre, invité au palais pour s'y voir investi d'une haute charge, déclina cet honneur.

En outre, en présence de Martial, il avait annoncé à Henri de Mercourt la présence, dans sa résidence fortifiée, de la petite de lord Mercy, arrivée sous la conduite du brave écuyer.

Et, tous ensemble, ils avaient hâte de retourner au château de Noxford.

CXXVII. — ALLÉGRESSE !

Marguerite avait vu, avec une anxiété facile à comprendre, s'écouler les jours depuis que Martial et le duc de Noxford avaient quitté le château fort du descendant des Lancastre.

Soudain, vers le déclin d'un beau jour, elle eut un cri de joie.

Elle venait de distinguer comme l'apparition d'une troupe nombreuse à la sortie d'un défilé dans la direction du sud.

On distinguait des chevaux et des reflets d'armures.

Puis un cavalier se détacha de la troupe inconnue et poussa au galop vers le château-fort.

Apercevant le pont-levis relevé et constatant les préparatifs de défense déjà faits, il précipita davantage sa course, et se dressant sur ses étriers, il cria de toutes ses forces :

—Allégresse ! Allégresse ! Notre seigneur est de retour.

On reconnut sa voix. Les mèches allumées des mousquets et des couleuvrines s'abaissèrent, et le cavalier vint jusqu'au pont-levis faire entendre de nouveau son cri de joie.

Et le duc de Noxford, Henri de Mercourt, Martial et leur escorte arrêtaient bientôt leurs montures à quelques pas de Marguerite, heureuse, extasiée.

Les yeux de la jeune fille parcoururent le groupe des trois premiers cavaliers et s'arrêtèrent sur Henri de Mercourt qu'elle reconnut et remercia avec chaleur.

Et le duc de Noxford annonça à l'enfant, tour à tour rose et blême, par l'émotion qu'elle ressentait, à celle qui méritait plus que jamais le nom de Fleur d'Ecosse, le duc de Noxford lui annonça qu'elle allait pouvoir bientôt revoir sa mère.

—Ce sera moi qui vous conduirai avec Martial, si vous le voulez bien, annonça Henri de Mercourt avec un trouble dont elle ne pouvait comprendre les motifs.